

LA PETITE DUCHESSE

par

M^{lle} Zénaïde FLEURIOT

ILLUSTRATIONS D'ADRIEN MARIE



Nouvelle édition

Éditions Saint-Remi

– 2010 –

DU MÊME AUTEUR AUX ESR

La trilogie Daubry :

LE PETIT CHEF DE FAMILLE 229 P.
17,00 ☐

PLUS TARD OU LE JEUNE CHEF DE
FAMILLE 244 P. 18,00 ☐

RAOUL DAUBRY 236 P. 18,00 ☐

La trilogie de Galadoc :

LE CLAN DES TÊTES CHAUDES 203 P.
17,00 ☐

AU GALADOC 261 P. 18,00 ☐

BENGALE 225 P. 18,00 ☐

La trilogie du Val Argand :

TRANQUILLE ET TOURBILLON 191 P.
16,00 ☐

LE CŒUR ET LA TÊTE, 213 P. 18,00 ☐

L'EXILÉE DU VAL ARGAND (À
PARAÎTRE)

La bilogie de Gildas :

GILDAS L'INTRAÏTABLE 209 P. 17,00 ☐

SOUS LE JOUG 267 P. 19,00 ☐

La bilogie de Duchesse:

LA PETITE DUCHESSÉ 221 P. 18,00 ☐

ALBERTE 215 P. 17,00 ☐

BIGARETTE 152 P. 14,00 ☐

AIGLE ET COLOMBE 291 P. 20,00 ☐

UN CŒUR DE MÈRE SUIVI DE LE

PREMIER TABLEAU 150 P. 14,00 ☐

LA VIE EN FAMILLE 232 P. 18,00 ☐

DE TROP 177 P. 15,00 ☐

UN FRUIT SEC 211 P. 17,00 ☐

SANS BEAUTÉ 217 P. 17,00 ☐

MONSIEUR NOSTRADAMUS 238 P.
18,00 ☐

MANDARINE 281 P. 19,00 ☐

CALINE 231 P. 18,00 ☐

EN CONGÉ 150 P. 15,00 ☐

BOUCHE-EN-CŒUR 169 P. 15,00 ☐

UN ENFANT GÂTÉ 147 P. 14,00 ☐

PAPILLONNE 147 P. 14,00 ☐

FEU & FLAMME, 189 P. 16,00 ☐

TOMBÉE DU NID, 237 P. 18,00 ☐

RAYON DE SOLEIL, 175 P. 16,00 ☐

RÉSÉDA, 217 P. 17,00 ☐

YVONNE DE COATMORVAN, 157 P.,
14 ☐

BONASSE, 274 P., 19,00 ☐

GRAND-CŒUR, 120 P., 13 ☐

LA PETITE DUCHESSE



CHAPITRE I

AU PARLOIR

MIDI et demi viennent de sonner à toutes les églises du faubourg Saint-Germain, et de nombreux équipages encombrant l'étroite rue de Varenne qui relie le boulevard des Invalides à la rue du Bac. Landaus, calèches, coupés, fiacres se rangent avec ordre le long des trottoirs, lorsqu'ils ont déposé au seuil du grand hôtel silencieux devenu le couvent du Sacré-Cœur les personnes qui se rendent aux parloirs, ouverts les dimanches et les mercredis.

Bon nombre de familles ont déjà passé sous le haut portail, mais le mouvement se continue et l'on voit se démener un petit homme qui sautille de ci, de là, et dont la mission est évidemment d'inviter les cochers à laisser l'entrée libre, et d'appeler les voitures des sortants.

Tout à coup il bondit vivement en arrière, en assujettissant de la main sa casquette, sur laquelle il a senti passer les naseaux fumants d'un cheval magnifique attelé à un coupé bleu aux filets blancs, qui paraît sortir tout frais verni des ateliers de Binder. Sur le siège sont assis un cocher de la plus belle mine et un jeune valet à l'air éveillé.

Le cocher maintient non sans peine son fougueux cheval qui piétine sur place, tandis que le valet, changeant quelque peu l'expression de sa physionomie impertinente, saute à bas de son siège et vient ouvrir la portière du coupé. Une très jeune femme en descend, marche languissamment vers le portail, traverse la cour, prononce du bout des lèvres le nom de mademoiselle de la Rochefaucon en passant près du vasistas ouvert de la porterie, où se tient le registre des visites, enfile un promenoir et pénètre dans les salons. À son entrée, les regards distraits s'attachent sur elle avec cette nuance d'étonnement que la politesse elle-même permet, étonnement bien peu flatteur, que la jeune femme confondit évidemment avec l'attention dont on honore les personnes qui possèdent un de ces dons rayonnants refusés au vulgaire.

Ce n'était pas tant sa personne que sa toilette qui lui valait cette impression de surprise : sa personne ne manquait pas de distinction, mais sa toilette, à la fois élégante et superbe, était du goût le plus hasardé. Sa taille grêle était en quelque sorte moulée dans une robe d'une teinte sans nom : une ceinture à écailles d'argent ceignait ses basques à longs pans et produisait un léger cliquetis à chacun de ses pas ; ses cheveux noirs, artistement emmêlés et coupés droit en avant, s'allongeaient de deux pouces sur son front comme pour y voiler la pensée, ce qui ne semblait nullement nécessaire ; son visage, fatigué malgré sa grande jeunesse, était blanc de poudre et l'on devinait que c'était à une fraude qu'était due la longueur inusitée de ses yeux. Telle était la jeune marquise de Valroux, qui venait, entre deux fêtes, entre un

raout¹ et une course, visiter sa sœur, orpheline comme elle, hélas ! et pensionnaire au Sacré-Cœur depuis la dernière rentrée.

La jeune femme alla s'installer dans les dernières chaises vides et attendit en donnant des signes visibles d'impatience. Elle ôtait sans cesse d'un petit gousset de satin une montre microscopique entourée de perles fines ; elle regardait vaguement les lignes des corniches sculptées et les médaillons chargés d'arabesques des blancs lambris ; elle faisait s'entrechoquer les chaises par les mouvements fébriles de ses petits pieds ; ce fut ce dernier bruit qui attira l'attention d'une religieuse qui passait dans les groupes.

Elle tourna son calme et profond regard, vers l'angle où s'agitait Madame de Valroux, et, saluant les personnes dont elle s'occupait, glissa vers l'impatiente.

Celle-ci, la voyant approcher, se leva, et répondit à son salut par une profonde révérence.

Les personnes dont le devoir d'état serait d'enseigner à tous, par l'exemple, l'exquise politesse française, ne rompent que trop, de notre temps, avec ses traditions ; mais il est des habitudes d'éducation première qui résistent à toute mauvaise influence, et devant cette religieuse, dont le sombre vêtement et l'humble attitude ne parvenaient pas à dissimuler le grand air, la jeune femme reprit toute sa grâce mondaine.

« Madame la marquise de Valroux, je crois, dit la religieuse.

— Oui, madame, je viens voir Alberte. Comment va-t-elle ?

— Elle se porte très bien, madame.

— Et est-elle sage ? »

La religieuse hocha doucement la tête et répondit :

« Je ne puis vous dire autant de bien de sa santé morale que de sa santé physique.

— Cette pauvre Alberte ! Elle n'est pas sage, vraiment ? Elle est obstinée, n'est-ce pas ? Nous sommes toutes obstinées dans notre famille.

— L'obstination a du bon, madame, lorsqu'elle est dirigée vers le bien.

¹ Raout : Réunion, fête mondaine (NDLE).

— Mais Alberte n'est pas une mauvaise petite fille ; tout le monde la trouve jolie et gentille à croquer. Que fait-elle donc au Sacré-Cœur ?

— Elle s'ennuie, madame. »

La marquise de Valroux appliqua son mouchoir brodé sur ses lèvres pour dissimuler le sourire qu'elle ne pouvait retenir. Puis elle reprit :

« Oh ! vous avez voulu m'effrayer ; ce n'est que cela ?

— Pour nous, madame, c'est beaucoup. Dans les maisons religieuses, l'ennui, et la tristesse qui en découle, sont regardés presque comme un huitième péché capital.

— Oh ! je le sais bien, j'ai été élevée au Sacré-Cœur et je... pardonnez-moi ma franchise, je m'y suis beaucoup ennuyée.

— Alberte nous l'a dit, et il me semble que vous le lui avez écrit, madame.

— Eh oui, afin de l'encourager à subir courageusement ses années de pension. Elle se plaint tellement dans ses lettres, que je suis revenue de Valroux exprès pour elle.

— Elle vous aime beaucoup.

— C'est tout simple : elle sait bien que, dans la famille, elle ne peut guère compter que sur moi pour excuser ses mauvaises notes, je soupçonne qu'elle ne se conduit ainsi que pour se faire renvoyer.

— Oh non ! cela ne va pas jusque-là. Cependant elle ne dissimule pas le vif désir qu'elle éprouve de quitter la maison, où d'ailleurs elle ne pourrait rester si elle ne prend pas un meilleur esprit. L'ironie et l'orgueil sont également défendus, et Alberte s'est montrée si hautaine, que ses compagnes l'ont surnommée : la Petite Duchesse.

— Mais je ne sais vraiment ce qui la pousse à de tels excès. Elle était très facile autrefois.

— Probablement parce qu'elle faisait toutes ses volontés.

— Ah ! certes, oui. Notre pauvre père n'a jamais voulu que nous fussions contrariées en rien, et si je n'étais devenue absolument insupportable, il ne m'aurait pas mise au Sacré-Cœur,

où, je ne sais pourquoi, je me suis toujours ennuyée comme Alberte.

— Espérons qu'elle se guérira de cet ennui.

— Oh oui ! espérons-le ; mais, madame, comment vous y prendrez-vous pour la guérison ?

— De notre mieux. Dieu merci, il y a de grandes ressources. Le cœur nous est refusé ; la pauvre enfant n'a qu'une piété superficielle et appartient tout entière aux désirs de la vie mondaine, de la vie agréable, que sa triste qualité d'orpheline lui rend maintenant impossible, mais l'esprit reste. Elle est bien intelligente, et le jour où le travail intellectuel lui fera sentir son puissant attrait, l'ennui sera à demi vaincu.

— Ce jour-là est encore éloigné, madame ; elle a comme moi une paresse insurmontable pour certaines choses. Mon mari prétend que je suis atteinte de scriptophobie et Alberte me ressemble beaucoup. »

Un imperceptible hochement de tête fut la réponse polie de la religieuse.

« Oh ! physiquement, pas du tout, reprit vivement la jeune femme, mais autrement beaucoup, je vous assure. A-t-elle grandi ?

— Vous allez en juger vous-même, car la voici, dit la religieuse ; je vous laisse avec elle, madame. »

Et, s'inclinant, elle s'éloigna.

Sur le seuil de la petite porte aux fines moulures qui s'ouvrait à gauche du salon du fond, était appuyée une grande enfant dont la physionomie portait en effet l'empreinte de cette chose pesante, maussade, énervante, qui s'appelle l'ennui. Les grandes et petites filles qui entraient dans les salons avaient toutes l'air animé, sinon joyeux. Celle-ci promenait son œil bleu autour d'elle et marchait nonchalamment en avant et tout à fait au hasard. En traversant les groupes pressés, elle daigna sourire à quelques petites filles auxquelles leurs parents demandèrent son nom.

« C'est la petite duchesse, » répondirent-elles.

Alberte portait comme les autres la simple robe d'uniforme de cachemire gros bleu, ornée au corsage d'une berthe étroite bordée

de velours noir ; elle était coiffée comme les autres et ses cheveux châains, brillants et gonflés restaient emprisonnés sous une résille épaisse ; mais son attitude indifférente et aussi, il faut le dire, son frais visage, ses yeux bleus très lumineux, sa taille déjà si bien prise, la distinguaient naturellement de la masse des élèves.

Tout à coup elle aperçut une petite main gantée de gris qui s'agitait dans un coin et son visage rayonna. En une seconde elle fut auprès de la marquise de Valroux et se jetant dans ses bras :

« Enfin, c'est toi ! dit-elle ; oh ! Madeleine, enfin c'est toi !

— Eh oui ! j'ai quitté Valroux voilà une semaine et j'accours au premier jour de parloir. Mais comme il faut attendre ! Tu ne le presses guère, de venir au salon.

— Que veux-tu ? j'ai beau t'écrire, tu ne viens pas, même les jours de courses. Je croyais trouver tout simplement le bon Morin.

— Morin, de chez ma tante de la Rochefaucon ?

— Eh oui ! c'est lui qui me visite toujours avec un sac de chocolat praliné et les amitiés de madame la duchesse, qui viendra me voir quand ses rhumatismes iront mieux. Ils ne vont jamais bien, il paraît, car je ne l'ai pas encore vue. »

Tout en parlant ainsi avec de beaux yeux bleus bien brillants et le plus séduisant des sourires, Alberte s'était assise devant sa sœur.

« Comme tu as grandi depuis deux mois ! dit Madame de Valroux en regardant l'enfant.

— Je grandis tous les jours. Je serai une vraie la Rochefaucon, moi. Toi pas. »

Elle se tut et son visage s'assombrit.

« Papa disait cela toujours, dit-elle, il savait que je serais grande comme lui. Le dernier jour que je l'ai vu, il m'a mesurée, j'ai gardé le ruban. »

À ce souvenir, deux larmes jaillirent de ses yeux et roulèrent sur sa robe bleue, tandis qu'elle tirait de sa poche un coquillage nacré qui, en s'ouvrant, laissa voir un ruban gris, étroit et terni, qu'elle déroula lentement.

« Pauvre père ! murmura Madame de Valroux, émue en quelque sorte malgré elle ; il était bien bon et il t'aimait à me rendre jalouse. Mais, ajouta-t-elle en secouant la tête comme pour chasser ses pensées pénibles, ma visite n'est pas destinée à te faire pleurer, au contraire. Il paraît que tu ne t'amuses guère ici ? »

Alberte leva les yeux au plafond et répondit :

« Je m'y ennuie à périr.

— Tu nous le dis assez dans les lettres. Cependant, voyons, il faut bien s'instruire, — Madame de Valroux drapa la longue traîne de sa robe, — se former... — elle lissa l'affreuse petite frange de cheveux qui lui couvrait le front, — tout le monde passe par la pension ou le cours. Tu sais bien que j'ai été mise en pension comme toi.

— Puisque tu étais insupportable, Madeleine.

— Et ce n'est pas ton cas ?

— Non, répondit Alberte gravement : si tu voulais me prendre chez toi, tu verrais comme je serais sage. Ici on est trop sévère ; ces dames sont bien bonnes, mais on est mise au silence, on ne peut pas choisir ses voisines ; il faut travailler sans cesse et tout accomplir à la même heure, ensemble. Moi qui ne suis pas habituée à cela, j'en maigris. Oh ! je t'en prie, Madeleine, prends-moi chez toi, je ne veux plus rester ici, non, non, non. »

Madame de Valroux regardait la petite fille qui fronçait les sourcils, et dont l'épaisse chevelure semblait se soulever de résistance, tandis qu'elle répétait : non, non, non.

« C'est vrai que vous êtes bien mal habillées dans ce couvent, » dit gravement la jeune femme.

Alberte la regarda d'un air singulier, puis devinant, avec une finesse précoce, quelle était la nature des raisons propres à toucher sa sœur, elle dit vivement :

« Oh oui ! regarde, nous sommes affreuses, et l'on ne peut rien changer à cette toilette-là.

— Rien absolument ?

— Rien. J'ai laissé pendre mes cheveux dans un filet parce que c'était jour de salon et qu'ils sont trop lourds arrangés

autrement ; mais avant ce soir quelques-unes de ces dames s'en apercevront et le chignon général me sera imposé. »

Madame de Valroux se mit à rire.

« Et j'aimerais tant être coiffée comme toi ! reprit Alberte encouragée par ce sourire. Que c'est donc drôle... et joli d'avoir une petite frange comme cela sur le front !

— Tu trouves ?

— Oh oui ! c'est vilain les grands fronts.

— La mode n'en veut plus, mais du tout.

— Alors je suis à la mode, dit Alberte en passant sa main fine sur son front gracieux.

— Tout à fait.

— Tu as une bien jolie toilette aussi, Madeleine. C'est brun, c'est rouge, c'est vert, c'est jaune...

— C'est prune, Alberte.

— Prune ! prune de perdrigon alors. Ah ! qu'il y en avait de bonnes dans nos espaliers ! Je t'en prie, emmène-moi à Valroux, Madeleine.

— Mais nous en reviendrons bientôt, je puis même dire que nous en sommes revenus.

— Eh bien, je reviendrai avec toi. Je m'amuserai encore plus aux Champs-Élysées qu'à Valroux.

— Mais puisqu'on t'a mise ici, Alberte, c'est pour que tu y restes.

— C'est ma tante de la Rochefaucon qui m'a emprisonnée, et si ton mari, qui est mon tuteur, veut me reprendre, il me reprendra. »

Madame de Valroux se rapprocha de sa sœur.

« Écoute, dit-elle d'un ton confidentiel, l'oncle de Médéric, Monsieur de Baillery, est très mal, comme tu sais.

— Tu me l'as écrit.

— Il est devenu tout à fait mal. S'il meurt, j'aurai six semaines de grand deuil.

— Eh bien ?

— Eh bien, la famille de mon mari est très forte sur l'étiquette et je serai claquemurée dans mon crêpe.

— Comme moi dans mon bleu.

— Je déteste le noir, j'en ai tant porté ! Ne pouvant plus user de mes distractions habituelles, je m'ennuierai à mourir.

— Comme moi.

— Alors je te reprendrai, si mon mari y consent.

— Madeleine, dis-tu vrai ?

— Oui, mais calme-toi. Monsieur de Baillery n'est pas mort. »

Alberte baissa la tête avec découragement.

Madame de Valroux se leva.

« Alberte, sois raisonnable, dit-elle gentiment ; tu aimes bien quelque chose.... le dessin... la musique.

— Je n'aime rien ici.

— Mais tu auras les vacances.

— J'en voudrais toute l'année.

— Es-tu mignonne ! dit Madame de Valroux en entraînant sa sœur. Décidément, ce costume est bien laid. Qui est cette petite fille qui te dit bonjour ? elle a le teint étrange.

— Elle est Péruvienne.

— Et cette autre, qui est si blanche ?

— Elle est Écossaise.

— Et celle-ci, qui a un grand ruban de moire bleue en bandoulière ?

— C'est une Italienne qui ne quitte pas le cordon de mérite.

— Ah vraiment ! toutes les nations se donnent rendez-vous ici : c'est amusant, très amusant. Adieu, mon bijou, sois bien sage. »

Les deux sœurs s'embrassèrent dans le petit vestibule qui précède les salons, puis se séparèrent. Alberte disparut par la porte latérale et Madeleine reprit le passage voûté.

Comme elle atteignait la barrière qui ne s'ouvrait qu'à l'intérieur, un homme blond et élégant se présentait au vasisstas.

La jeune femme poussa vivement la barrière :

« Médéric, » dit-elle.

Ils se regardèrent.

« Mille pardons, madame ; j'aperçois Madame de Valroux, dit le monsieur blond en saluant la religieuse, et s'avançant au-devant de la jeune femme, il lui prit le bras et l'entraîna dans la cour.

« Vous n'avez pas voulu venir voir Alberte et vous voilà, dit Madeleine d'un air mutin.

— Il s'agit bien d'Alberte. Mon oncle est mort. »

Madame de Valroux pâlit sous sa poudre.

« Oh ! quel malheur ! s'exclama-t-elle enjoignant les mains.

— Attendu, il me semble. Voilà une émotion tout à fait inexplicable pour moi, Madeleine.

— Mais, mon ami, songez donc, six semaines de grand deuil ! gémit la jeune femme.

— Ah ! très bien, j'y suis, dit Monsieur de Valroux d'un accent légèrement ironique ; le noir ne vous sied pas.

— Il me va horriblement et m'attriste à mourir. Médéric, attendez donc un instant : si nous reprenions Alberte ?

— Pourquoi faire ?

— Mais, comme distraction.

— J'avoue que je ne sais comment Alberte me distrairait.

— Pas vous, mais moi. Vous, vous aurez toujours votre cercle, vos chevaux, ceci, cela. Les hommes se distraient toujours. Moi, je n'aurai rien que ma tante de la Rochefaucon : il me faut absolument Alberte.

— Laissez donc Alberte à ses études, à cette maison, Madeleine.

— Elle s'y ennuie à périr.

— Tant pis.

— Tant mieux, puisque cela me donne le prétexte de la reprendre. Médéric, ne pouvez-vous pas la demander sur-le-champ à la supérieure. »

Elle l'avait entraîné, et, à l'ombre du grand portail, il se passa entre eux une scène véritablement amusante, une comédie d'enfants gâtés.

« Voyons, Madeleine, vous ne pensez pas sérieusement à reprendre cette enfant.

— Le plus sérieusement du monde.

— C'est un caprice.

— C'est une très heureuse idée.

— Et si elle vous ennue, votre fantaisie passée ?

— Je la glisserai à ma tante.

— Et si votre tante n'en veut pas ?

— Je la réintégrerai dans le couvent.

— C'est absurde.

— C'est très ingénieux.

— Ingénieux d'avoir chez soi une fillette qu'on ne sait où placer, dont on ne sait que faire.

— Elle joue très bien au croquet.

— Ah !

— Elle est de première force au billard.

— Par exemple !

— Je vous assure. Mon père s'amusa à la faire jouer et l'avait rendue très forte.

— Vous m'en direz tant.

— Elle nous distraira beaucoup pendant notre deuil, je vous l'affirme. Car enfin, pensez-y, si votre tante de Baillery reste à Paris, vous ne verrez plus une âme.

— C'est vrai.

— Et Alberte ne vous demanderait pas en grâce de la prendre, qu'il faudrait y songer. Elle veut venir chez nous absolument ; vous savez qu'elle m'adore ; d'ailleurs il y va de sa santé. Médéric, je vous en prie, retournez parler à Madame la supérieure, je vous attends dans le coupé.

— Allez-y vous-même, Madeleine.

— Elle ne me connaît pas, elle me dirait mille raisons contre, d'un air imposant, et ne prendrait pas ma demande en considération sérieuse. Vous parlerez en tuteur, ce sera beaucoup plus grave. »

Monsieur de Valroux fit un pas vers la communauté, puis se ravisant :

« J'écrirai, dit-il, j'aime mieux cela.

— Mais quand ?

— Ce soir, si votre caprice dure jusque-là.

— Il durera. Où allez-vous ?

— À la mairie du septième arrondissement. On m'a chargé des formalités indispensables.

— Si je vous y conduisais ?

— Non, allez plutôt commander votre deuil et voir ma tante. »

Ce disant, il lui offrit la main pour monter dans le coupé. Puis il tira un étui à cigares de sa poche, en alluma un, et descendit la rue d'un pas léger, tandis que le beau cheval bai clair entraînait le coupé vers le boulevard.





CHAPITRE II

HORS DE CAGE

LE surlendemain de ce jour, entre trois et quatre heures, le même équipage s'arrêtait dans la rue de Varenne, devenue parfaitement déserte. Une femme de chambre en descendit et se rendit au guichet d'entrée. Elle dit à la religieuse qui apparaissait derrière les vitres, qu'elle venait chercher Mademoiselle de la Rochefaucon.

La religieuse inclina la tête avec un demi-sourire, la porte s'ouvrit et une sœur converse fit entrer la jeune fille dans un des petits parloirs latéraux.

« Ma sœur, surtout que Mademoiselle Alberte vienne bien vite, dit-elle d'un air important ; Madame la marquise n'aime pas à attendre. »

Elle ne reçut pour toute réponse qu'une charitable inclination de tête, et la sœur, remontant la petite galerie, pénétra dans le grand parloir du dimanche, plongé dans une demi-obscurité.

Alberte, en uniforme de sortie, s'y trouvait. Elle se leva en voyant entrer la sœur.

« Vient-on me chercher ? demanda-t-elle fiévreusement.

— Oui, mademoiselle.

— Oh ! ma sœur, prévenez Madame de Lander, je vous en prie ; elle est allée demander à Madame la supérieure si c'était bien à dix heures qu'on devait venir. »

Comme elle prononçait ces paroles, une porte s'ouvrit sans bruit et la religieuse qui avait échangé l'avant-veille quelques paroles avec la marquise de Valroux entra.

La sœur lui dit quelques mots à voix basse, puis disparut.

La religieuse s'approcha de l'enfant et, lui prenant la main :

« Ma pauvre Alberte, l'heure tant désirée de votre liberté sonne, dit-elle, vous en êtes ravie.

— Oui, madame, répondit franchement Alberte.

— Les oiseaux qui volètent avant le temps hors de leur nid sont ravis aussi ; mais vous savez ce qui leur advient : ils se blessent, ils se meurtrissent à tout, n'ayant pas les ailes assez fortes pour prendre un vol quelconque, et ils périssent le plus souvent.

— Mais je ne suis pas un oiseau, madame.

— Aussi votre entêtement est-il plus coupable que le sien et votre imprudence a-t-elle peu d'excuse, puisque vous n'êtes pas un être inconscient. Ma chère Alberte, la liberté absolue n'est pas plus faite pour l'enfant que pour le petit oiseau. »

Alberte baissa la tête.

« Je m'ennuie tant ici ! soupira-t-elle.

— Parce que l'ordre, la régularité, blessent votre nature spontanée et capricieuse ; mais, je vous le dis, vous vous ennuierez partout et sans profit aucun.

— Oh ! madame, si vous saviez comme Madeleine est gentille et comme Médéric est gai. Nous jouerons au croquet ensemble, j'irai partout avec ma sœur. Comment pourrais-je m'ennuyer ?

— La dissipation n'a jamais suffi aux êtres intelligents : vous ne vous apercevez pas que vous grandissez et que les jeux puérils vous seront bientôt à charge.

— Oh ! je travaillerai ; ma sœur l'a écrit à Madame la supérieure.

— Vous ne travaillerez pas et vous allez perdre les années les plus précieuses de la vie, les seules qu'une femme puisse raisonnablement consacrer tout entières à son instruction et à son éducation. Je ne dis pas ceci pour diminuer votre joie, ma pauvre enfant ; mais je sais que vous prenez une voie fausse et je dois vous le faire remarquer. Je n'ai plus qu'un conseil à vous donner : soyez fidèle à Dieu, et si un jour, revenue à de plus sages idées, vous voulez rentrer dans cette maison pour y achever cette éducation malheureusement entravée, elle vous sera ouverte. Nous prions pour vous. »

Ces paroles prononcées avec gravité, mais d'une voix pénétrante, émurent Alberte. Elle se jeta dans les bras de la religieuse :

« Oh ! que vous êtes bonne ! dit-elle ; si je restais ? »

La religieuse sourit et répondit :

« Cela n'est guère possible maintenant. Votre sœur, accablée sous ce deuil obligé, compte sur vous pour la distraire, et notre Mère elle-même, qui a défendu depuis deux jours l'intérêt de votre avenir contre la volonté que vous exprimiez, ne peut revenir sur une résolution que votre tuteur a déterminée par ses instances. Adieu donc, ma chère enfant ; non, au revoir, s'il plaît à Dieu. »

Elle conduisit Alberte jusqu'au petit parloir où la femme de chambre attendait, et la quitta après lui avoir affectueusement serré les deux mains.

Alberte sortit du couvent la tête baissée, toute pâle d'émotion ; mais la vue du coupé et du cheval fringant chassèrent instantanément l'impression pénible, et ce fut en souriant qu'elle répondit au salut du cocher.

Elle entra dans le coupé et dit :

« Montez donc sur le siège, Céline.

— Mademoiselle, je vais chercher le manchon de Madame la marquise. Elle l'a oublié ce matin chez Madame de Baillery, en revenant de cet enterrement qui l'a tout à fait bouleversée.

— Je pourrais vous conduire, c'est tout près.

— Oh non ! Madame attend mademoiselle avec trop d'impatience. Chez Monsieur de Baillery, d'ailleurs, tout est sens dessus dessous, et puis je ne serai pas fâchée de dire un petit bonjour à la femme de chambre qui est une amie. Madame a pensé que, lorsque j'aurai mis mademoiselle en voiture, elle pourra partir seule pour l'hôtel.

— Oh ! certainement, » dit Alberte en retirant la portière à elle, et faisant un petit signe d'adieu à Céline.

La voiture partit et la pensionnaire émancipée put à l'aise se livrer à sa joie, très enfantine dans ses manifestations.

Elle se mit à bondir sur les coussins brillants, elle fit sauter les glands et les torsades de soie, elle chanta : *Au clair de la lune* en s'accompagnant sur les vitres, et finalement prit une pose de dame ; et ce fut dans ce dernier rôle, majestueusement et cependant nonchalamment assise, qu'elle fit son entrée dans la cour enguirlandée de lierre d'un petit hôtel des Champs-Élysées.

Elle trouva à la descente de voiture son beau-frère, qui l'embrassa affectueusement et la conduisit au premier étage. Arrivé devant une porte à moulures dorées, il retira son bras.

« Vous n'entrez pas, Médéric ? dit Alberte.

— Dieu m'en garde ! Votre sœur est en syncope depuis tantôt parce que je l'ai fait assister au convoi de mon oncle, et j'en ai assez. Puisque vous voilà, je cours chez ma mère, que je n'ai pas vue depuis deux jours. »

Et il disparut. Alberte entra dans un boudoir charmant puis disant tout haut : « Madeleine, où es-tu ? » elle pénétra dans une chambre à coucher rose qu'on avait à dessein plongée dans une demi-obscurité.

Madame de Valroux était étendue sur un sofa et buvait à petites gorgées, un liquide parfumé que lui présentait une femme de service debout devant elle.

« Tu es donc malade ? » s'écria Alberte en courant à elle.



Madame de Valroux était étendu sur un sofa

Madame de Valroux soupira profondément.

« Comment ne le serais-je pas ? Voilà deux jours que je n'entends parler que de mort, d'enterrement, de deuil. J'avais feint une indisposition pour ne pas aller au convoi, Médéric n'a jamais voulu me dispenser de cette lugubre cérémonie. Enfin, te voilà, toi au moins tu me distrairas, tu ne seras pas à me raconter des détails d'agonie à faire trembler. C'est déjà bien assez de porter tout ce noir. Cela me va horriblement, n'est-ce pas ? Madame Louis, levez les stores, je vous prie. J'avais demandé un demi-jour, on me fait une obscurité complète. »

Les stores se levèrent à demi et Madame de Valroux, quittant sa pose accablée, rangea de côté sa longue jupe noire et dit à Alberte :

« Assieds-toi là et raconte-moi comment cela s'est passé à ton couvent. Tu sais que Médéric avait écrit avant-hier et que je comptais sur toi, hier.

— Oui, mais on ne sort pas comme cela du Sacré-Cœur. J'ai eu bien peur que Madame la supérieure ne voulût pas me laisser partir.

— Elle nous a écrit de bien belles lettres ; j'aurais dû les conserver. Ces dames sont vraiment bonnes, es-tu heureuse, ma chérie ! tu n'es pas en deuil, toi.

— Mon bleu n'est pas beaucoup plus gai.

— Oh si ! et d'ailleurs tu vas le quitter. Demain je pourrais sortir avec toi. Nous aurons une foule d'achats à faire. Voyons, tu as douze ans, il me semble.

— Treize, Madeleine, répondit Alberte en se redressant.

— Oh ! je vois bien où tu veux en venir. Tu n'es plus une petite fille, et je sais quelle couturière je te donnerai. La mienne t'affublerait en vieille. Tantôt que ferons-nous bien ? Tu ne connais pas notre nouvelle maison. Veux-tu visiter les appartements ?

— Tu es souffrante, cela te fatiguerait.

— Ton arrivée m'a guérie, je crois, dit Madame de Valroux en se levant. Certes, j'étais toute nerveuse, mais j'ai un peu grossi mon malaise pour punir Médéric de m'avoir fait assister à des

scènes aussi poignantes. Je ne voudrais pas paraître trop bien portante devant lui ; mais devant toi cela n'a pas le même inconvénient. Je me demande ce qu'il devient.

— Il est sorti.

— Sorti !

— Oui, il m'a dit qu'il allait chez sa mère. »

Madeleine fit un geste d'impatience.

« Il y est toujours maintenant, dit-elle. C'est à me faire regretter de n'avoir pas consenti à demeurer avec elle. Au moins elle aurait tenu la maison, ce qui est extrêmement ennuyeux.

— Il me semble que j'aimerais bien tenir une maison.

— Tu es une enfant, tu ne sais pas ce que c'est. Tu vois ce bureau ?

— Oui, il est charmant.

— D'extérieur, mais l'intérieur est bourré de petits registres verts que je suis obligée d'ouvrir toutes les semaines pour y inscrire les comptes de la femme de charge.

— Ne pourrait-elle les inscrire elle-même ?

— Sans doute ; mais on avait dit à Médéric que je serais une femme prodigue et incapable, et je veux qu'il voit mon écriture là-dessus.

— Qu'est-ce que tu écris ? les œufs, le poisson, les gâteaux... ?

— Oh non ! fi donc ! Je mets : « Vu les dépenses de la semaine, total approuvé » et je signe.

— Tu fais des additions, Madeleine ?

— Non, je transporte celles de Madame Louis, c'est une honnête femme, et je voudrais qu'elle eût tout en main ; mais ma belle-mère jetterait les hauts cris.

— T'ai-je dit que Madame de Lander m'avait bien recommandé d'aller la voir ?

— Ah ! vraiment !

— Elle m'a dit qu'elle était très bonne.

— Et que lui as-tu répondu ?

— Que j'irais, bien que je n'aime pas beaucoup les vieilles dames.

— Tu n'iras pas, ou bien si, tu m'accompagneras, ce sera moins ennuyeux.

— As-tu des petites filles dans les connaissances, Madeleine ?

— Beaucoup, c'est-à-dire quelques-unes ; mais je ne compte pas du tout te laisser jouer à la poupée. Tu ne me quitteras plus. Viens voir ta chambre. »

Elle passa sous une portière algérienne ; Alberte la suivit et s'écria :

« La jolie chambre !

— C'était un grand cabinet de toilette ; je l'ai sacrifié pour toi, et j'ai fait arranger un appartement de décharge où se trouvaient mes caisses à robes. Cette maison est très jolie, mais c'est une bonbonnière, comme tu vois. Alberte, tu parais contente, j'en suis ravie. »

Cela se voyait. Alberte courait de la fenêtre à la cheminée, de la cheminée à son alcôve, et trouvait ce nid de mousseline blanche tout à fait à son gré.

« Cette petite porte donne dans le couloir, reprit Madame de Valroux. Tu es tout à fait chez toi. Céline te servira ; elle est très gentille, Céline.

— Oh ! très gentille.

— Seulement elle n'aime pas Madame Louis, ni le chef, ce qui fait mon désespoir. Je te la donnerai pour m'en débarrasser un peu. Madame Louis me coiffe beaucoup mieux à l'air de mon visage, et s'il me fallait choisir entre elles, j'aimerais mieux Madame Louis.

— Pas moi, j'aimerais mieux Céline.

— Eh bien ! cela s'arrangera très bien. Ah ! mon Dieu, quelle heure est-il ? Six heures ; Médéric doit être rentré pour dîner.

— Le voici, » dit Alberte.

En effet, des pas d'homme se faisaient entendre dans le corridor, Monsieur de Valroux entra dans le boudoir.

Il paraissait de très joyeuse humeur. Il plaisanta agréablement sa femme sur sa rapide guérison, lutina Alberte et lui fit l'honneur de lui offrir le bras pour la conduire à table.

Le dîner fut excessivement gai, et le jeune ménage s'ingénia à trouver des distractions pour la petite échappée de pension.

Madeleine annonça pour le lendemain une séance interminable de toilette ; Médéric offrit ses chevaux, ses voitures, tout son personnel.

Après le dîner, ils descendirent dans le salon du rez-de-chaussée, qui était brillamment éclairé.

Le costume d'Alberte, représenté par les miroirs rayonnants, devint un sujet de plaisanterie, et une discussion s'engagea à ce propos entre les deux étourdis. On attendait quelques intimes. Monsieur de Valroux voulait leur présenter Alberte ce soir-là, Madeleine demandait qu'on attendît au lendemain.

« Demain, disait-elle d'un air plein de promesses, tu seras présentable ; mais ce soir non. »

Ils firent si bien qu'Alberte prit tout à coup honte de son uniforme. Au premier coup du timbre annonçant un visiteur, elle s'enfuit du salon, tirillée, d'un bras par son beau-frère qui voulait la retenir, et de l'autre par sa sœur qui voulait l'entraîner. La victoire resta naturellement au combattant qui avait l'enfant pour complice, et Alberte disparut au moment où le valet de pied annonçait l'arrivant.

Elle monta rapidement au premier étage, et fut introduite par Céline dans sa petite chambre drapée, de mousseline blanche.

« Mademoiselle n'a pas besoin de moi aujourd'hui pour se déshabiller ? dit la femme de chambre en jetant un coup d'œil dédaigneux sur la robe bleue.

— Céline, merci, ni aujourd'hui, ni demain.

— Oh ! demain, je crois bien qu'il serait difficile à mademoiselle de se passer de femme de chambre. J'emploie une demi-heure à nouer tous les rubans de madame. Dans les toilettes serrées que l'on fait à présent, on n'a pas l'idée du temps qu'il faut mettre à tout ajuster et consolider. »

Sur cet oracle Céline disparut.

Alberte, demeurée seule, se laissa tomber sur une chaise et se mit à bâiller à travers ses doigts. Elle ressentait une extrême fatigue.

« C'est vraiment bien amusant, murmura-t-elle en bâillant toujours, c'est autrement amusant qu'au Sacré-Cœur ; mais cela fatigue. »

Elle se leva, et joignant les mains d'un air pensif :

« Être fidèle à Dieu, reprit-elle, je l'ai promis, il faut que je fasse ma prière. »

Elle regarda autour d'elle.

« Bien, dit-elle, il n'y a rien. »

Il n'y avait, en effet, dans cette chambre que des gravures des plus mondaines, et des statuettes qui y étaient souverainement déplacées.

Alberte alla ouvrir une aumônière accrochée à une patère. Elle en retira un livre, le feuilleta et y prit une photographie représentant le ravissant tableau d'Ary Scheffer : saint Jean reposant sur l'épaule du Sauveur.

Elle se rapprocha de son lit, fixa l'image à la tapisserie par une épingle, et s'agenouillant, récita sa prière, les mains jointes et les yeux fermés.





CHAPITRE III

NUAGE

LES jours qui suivirent sa sortie du Sacré-Cœur, Alberte devint comme l'ombre de sa sœur. Elles voletèrent ensemble des magasins du Louvre à ceux du Petit-Saint-Thomas, visitèrent tous les couturiers et tous les coiffeurs en renom, et une véritable transformation s'opéra. La pensionnaire aux manières simples, à la physionomie candide, fit place à une adolescente enfiévrée, flâneuse, attifée selon le dernier genre, c'est-à-dire de la plus singulière façon. La première fois qu'elle parut devant son beau-frère, portant, à l'instar d'un chien caniche, une plaque de petits frisons entre les deux sourcils, grandie par une robe traînante, grossie par un pouf savant, celui-ci salua jusqu'à terre en disant :

« Fort brillante, la petite duchesse. »

Il n'en fallut pas davantage pour mettre cette appellation à la mode, et bientôt les domestiques eux-mêmes dirent :

« Je crois que madame sort en voiture avec la petite duchesse. »

Alberte rayonnait et se trouva la plus heureuse personne du monde pendant quinze jours. Au bout de ce temps, elle commença à éprouver un secret ennui dans le rôle de poupée qu'elle remplissait entre les mains de sa sœur. Madame de Valroux, on se le rappelle, était clouée chez elle par son grand deuil. Son mari, aussi léger qu'elle, lui faussait souvent compagnie ; il visitait fréquemment sa mère qu'il aimait, ce qui faisait honneur à son cœur, et il fréquentait beaucoup le café et son écurie, ce qui faisait moins d'honneur à son caractère. La présence d'Alberte sauvait la jeune femme d'une solitude détestée et elle joua avec elle à la poupée jusqu'à l'égoïsme. L'habiller, la déshabiller, la coiffer de dix façons différentes, lui essayer ses propres costumes pour se rendre compte de l'effet qu'ils produisaient, devint l'emploi de sa journée.

Pendant quinze jours Alberte s'amusa d'elle-même ; mais elle était intelligente, et l'ennui vint. Elle commença par éluder le plus possible les transformations de toilette, elle devint beaucoup moins docile dans les séances de coiffure et poussa l'audace jusqu'à dire que le catogan qu'elle portait était aussi gênant que ridicule. Devant ces petites résistances, Madame de Valroux devint irascible, et chaque séance de toilette se transformait en discussion souvent orageuse.

Alberte, pour échapper à son rôle de mannequin, réclamait passionnément les longues promenades en voiture que Madeleine raccourcissait comme à plaisir.

Un jour elles partirent pour le bois ; mais, à peine eurent-elles atteint le lac, que Madame de Valroux donna ordre de retourner à Paris.

Dans l'avenue de l'Impératrice, Alberte demanda à mettre pied à terre pour se promener un peu, ce que Madeleine accorda de mauvaise grâce.

Bientôt elle fit signe au cocher de se rapprocher, et comme Alberte lui disait :

« Où allons-nous ? »

Elle répondit :

« Nous rentrons, il fait un temps affreux.

— Il fait très beau, je l'assure, et il n'y a pas une heure que nous sommes sorties. »

Madame de Valroux la regarda d'un air mécontent.

« Sais-tu que tu deviens la contradiction incarnée, Alberte ? dit-elle.

— Sais-tu que tu me traites comme une enfant de six ans, Madeleine ?

— C'est possible ; une enfant est une enfant, qu'elle ait six ans ou treize ans, et je ne t'ai pas retirée du Sacré-Cœur pour être sans cesse contrariée par toi.

— Oh ! c'est bien toi qui me contraries sans cesse. Marcher sur les talons de ces bottines, que tu m'as forcée de mettre, est un supplice.

— Eh bien, je te propose de rentrer.

— Pourquoi faire ?

— Nous avons à essayer la toilette qui inaugure mon demi-deuil.

— Nous... Puisque ce n'est pas moi qui la porterai, il est bien inutile que je l'essaye.

— Dans tous les cas tu ne peux le promener seule.

— Donne-moi Madame Louis ou Céline.

— J'ai besoin d'elles ; tu es vraiment insupportable avec ton goût de promenades. Une femme doit aimer son intérieur. »

Alberte se mit à rire sous son voile.

« Ah ! si Médéric entendait ! dit-elle gaiement.

— Je sais bien que vous vous arrangez maintenant tous deux pour me désobliger. Ce qui n'empêche pas qu'il me répète à satiété que rien n'est ennuyeux comme une fille de ton âge, qu'on ne sait qu'en faire, et que plusieurs de ses amis ne se soucient plus de tenir dans son salon des conversations de pensionnaire.

— Il est certain que je n'ai jamais entendu chez papa, ni au couvent, les niaiseries que disent ces messieurs, répondit Alberte en devenant rouge, et puisque je les gêne, je remonterai le soir dans ma chambre.

— Ce sera très bien vu. Que voulez-vous, Joseph ? »

Joseph, le valet, s'approchait la casquette à la main.

« En promenant les chevaux, nous avons rencontré monsieur dans sa calèche. Il nous a remis ceci pour madame la marquise. »

Et il tendit à la jeune femme une enveloppe armoriée.

Elle la déchira et lut à demi voix ces quelques lignes :

« Ma nièce, j'apprends que vous avez retiré Alberte du Sacré-Cœur et je ne l'ai pas encore vue. Si les convenances vous empêchent de sortir, et je ne puis que vous approuver de porter sérieusement le deuil de Monsieur de Baillery, j'enverrai Morin la chercher ; il vous la reconduira.

« Votre tante bien affectionnée,

« Duchesse de la Rochefaucon. »

« Ah ! mon Dieu, je l'avais absolument oubliée, » murmura Madame de Valroux.

Elle releva la tête, jeta un regard singulier à Alberte dont l'attitude et la physionomie étaient encore pleines d'agression, et dit de son ton habituel :

« Veux-tu venir voir notre tante de la Rochefaucon ?

— Oui, oui, cela nous promènera, » répondit Alberte désarmée par ce ton léger, aussi bien que, par la proposition elle-même.

Elles remontèrent en voiture, et le valet, en fermant la portière, jeta au cocher l'adresse, suivante :

« Rue de Lille, 39. »

Pendant le trajet, Madame de Valroux, qui n'était au fond, malgré sa jeunesse, qu'une ennuyée, demeura blottie dans un coin du landau.

Alberte, au contraire, assise droite, regardait au dehors et faisait mille remarques piquantes qui n'eurent pas, ce jour-là, le don de dérider sa sœur.

« Ah ! mais tu t'ennuies avant d'y être, Madeleine, dit-elle tout à coup : à quoi bon ?

— C'est plus fort que moi, le nom de l'hôtel seul me donne la migraine.

— Par exemple ! j'aime beaucoup le nom de papa.

-
- Aussi ma tante de la Rochefaucon t'adore.
- Tu crois ?
- Certainement.
- Cependant elle ne vient jamais me voir.
- Elle est trop majestueuse pour les parloirs, mais elle t'envoie des bonbons et Morin, c'est énorme.
- Morin est très bon.
- Oui, mais ennuyeux aussi.
- Moi, si j'avais des domestiques, je les voudrais comme ceux de ma tante de la Rochefaucon.
- Il n'y en a plus comme cela.
- Pourquoi ?
- Au lieu de t'appeler la petite duchesse, on aurait dû te nommer mademoiselle Pourquoi. Tu sais que je m'occupe peu des domestiques, qui sont tous plus ou moins difficiles. Nous sommes arrivées. Ah ! mon Dieu ! peut-on habiter par goût un pareil hôtel ! »

Tout le monde n'eût pas été de l'avis de la jeune femme. L'hôtel de la Rochefaucon comptait parmi les plus beaux hôtels du faubourg Saint-Germain et nul n'avait plus grand air. Sur les lourds panneaux de chêne de sa porte cochère étaient sculptés un large bouclier et un pennon terminé en fer de lance, qui annonçaient à tout passant l'illustration guerrière de la famille. Une vaste cour pavée, sur laquelle on aurait vainement cherché un brin d'herbe ou une tache, de boue, séparait la rue de l'hôtel. On distinguait néanmoins très bien de la rue, sur le fronton noirci, l'écusson armorié portant : de gueules au faucon naturel chaperonné d'azur, posé sur une roche de sable et surmonté du tortil de baron, qui avait précédé la couronne ducale.

Ce qui manquait évidemment à l'habitation, c'était la vie.

Plusieurs des hautes fenêtres, on en comptait onze à chaque étage, étaient assombries par des volets intérieurs fermés en plein jour, et à toutes les autres il y avait une telle profusion de rideaux soigneusement tirés, correctement drapés, que l'aspect en était quasi aussi froid.

Lorsque le landau entra dans la cour, un concierge, en habit de ville très soigné, sortit d'un petit bâtiment placé à l'ombre d'un pilastre ; mais, reconnaissant la livrée, il s'inclina et tourna les talons. La voiture, rasant le perron, alla s'arrêter devant une porte assez grande pour donner accès dans un hôtel ordinaire, mais qui ne jouait cependant que le rôle d'une petite entrée.

La marquise et Alberte descendirent, entrèrent dans un grand vestibule et gravirent un escalier où se voyaient à profusion les riches ornements d'un autre temps, mais qui n'avait rien emprunté à la mollesse moderne. Les marches étaient larges, polies, d'une seule pierre, mais sans chemin velouté ; la rampe était une merveille de serrurerie, mais sans revêtement précieux ; c'était sur du fer qu'on s'appuyait, et non point sur de l'ébène ou des cordons soyeux.

À chaque palier Madeleine s'arrêtait pour frissonner un peu. Alberte la devançait joyeusement et l'attendait en la querellant sur sa lenteur.

Dans une première antichambre elles trouvèrent un vieux domestique en culottes courtes qui les précéda sans mot dire à travers de grands appartements silencieux, et les introduisit dans une pièce meublée à la Louis XIII, et où se trouvait la duchesse de la Rochefaucon, en la seule compagnie de ses illustres aïeux, dont les portraits à la toile crevassée laissaient apparaître çà et là, sur la boiserie grise, le visage pur d'une épousée de quinze ans, entre la face altière et sombre d'un guerrier en cuirasse, et le visage souriant et fin d'un courtisan grand seigneur.

La duchesse de la Rochefaucon était un beau type de l'ancienne noblesse. Elle avait un peu de roideur, mais beaucoup de majesté, adoucie par cette politesse exquise qui s'allie parfaitement avec la dignité, d'où qu'elle vienne. Son visage avait au repos une froideur vraiment glacée, grâce à la position de sa lèvre inférieure qui avançait comme le rebord d'une coupe, et à la rigidité de traits inhérente à une vieillesse avancée ; mais elle saluait avec une noblesse pleine de grâce et son sourire était bienveillant.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I AU PARLOIR	3
CHAPITRE II HORS DE CAGE.....	15
CHAPITRE III NUAGE.....	25
CHAPITRE IV LA PETITE DUCHESSÉ S'EXASPÈRE.....	35
CHAPITRE V LA FIN D'UN CAPRICE.....	42
CHAPITRE VI L'ENNEMI DOMESTIQUE	46
CHAPITRE VII OÙ L'ÉTUDE EST LA BIENVENUE	51
CHAPITRE VIII L'IMPRÉVU	56
CHAPITRE IX CHEZ LA DUCHESSÉ	63
CHAPITRE X LE PETIT JEAN.....	78
CHAPITRE XI LES PROFESSEURS D'ALBERTE	88
CHAPITRE XII DE PARIS À CANNES	94
CHAPITRE XIII LA VILLA DE GAUCHE	103
CHAPITRE XIV CONQUÊTE	113
CHAPITRE XV LES POSES D'ALBERTE	122
CHAPITRE XVI LE REVERS DE LA MÉDAILLE.....	129
CHAPITRE XVII LE MALADE.....	139
CHAPITRE XVIII ALBERTE GARDE-MALADE.....	146
CHAPITRE XIX INQUIÉTUDE	154
CHAPITRE XX SOLENNELLE ENTREVUE.....	164
CHAPITRE XXI LA MORT DE JEAN.....	173
CHAPITRE XXII LES ADIEUX	176
CHAPITRE XXIII À LA ROCHEFAUCON.....	184
CHAPITRE XXIV LES SANS-MOUCHOIRS	193
CHAPITRE XXV UNE VISITE	199
CHAPITRE XXVI LES REGRETS DE MADELEINE	205
CHAPITRE XXVII TIRAILLEMENTS	208
CHAPITRE XXVIII LIBREMENT !.....	216